

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, MARDI, LE 22 AVRIL 1847.

No 29.

## MÉMOIRES

Sur l'Eglise du Canada, et sur le pays en général, depuis sa découverte jusqu'à l'établissement de l'Archevêché de Québec et la translation du siège du Gouvernement à Montréal en 1844.

DISCOURS PRELIMINAIRE  
AU CLERGÉ ET AU PEUPLE CANADIEN.

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.  
VINC.

« L'Eglise catholique, dit Bossuet, est cette société, une, sainte, universelle et apostolique des fidèles répandus sur toute la surface de la terre. »

1<sup>o</sup>. Elle est apostolique, parce qu'elle croit et enseigne tout ce que les Apôtres ont cru et enseigné; parce qu'elle est gouvernée par des pasteurs qui remontent jusqu'aux apôtres, par une chaîne non interrompue, de siècle en siècle.

2<sup>o</sup>. Elle est universelle ou catholique parce qu'elle s'étend à tous les lieux: c'est-à-dire, que dans tous les tems, et dans tous les lieux, il y a eu, et il y aura une société visible et fidèle unis entr'eux, par la même foi, les mêmes sacrements; et conduits par un même chef. Sur tous les points du globe, sa doctrine a été prêchée, et continuera de l'être sans interruption; jusqu'à la fin des tems.

Enfin, elle est universelle quant au tems; parce qu'elle subsiste depuis le berceau du genre humain (1); qu'elle subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Sous l'ancienne loi elle existait dans les promesses, les ombres, les figures. Dans la nouvelle, elle régnait et elle régnera par le Testament de l'Homme-Dieu; jusqu'à ce qu'elle soit appelée à s'asseoir sur le trône de l'immuable éternité; ornée d'une auréole de gloire, prix de ses nobles travaux.

3<sup>o</sup>. Elle est sainte, par Jésus-Christ, son Fondateur, source de toute sainteté, par les saints qu'elle a eus; qu'elle a, et qu'elle aura toujours dans son sein, par ses sacrements qui sanctifient; par sa morale qui est pure, et enfin, par sa doctrine, qui commande une sainteté sans bornes.

4<sup>o</sup>. Enfin elle est une et indivisible, parce que les fidèles qui la composent ne font qu'un seul corps, un seul tout; dont Jésus-Christ est le chef invisible; et le Pape, Evêque de Rome, successeur de St. Pierre, le chef visible; c'est pourquoi, on la nomme Eglise Romaine. Elle est Une, indivisible dans sa foi, toujours prêchée d'une manière uniforme, dans le monde entier. En Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, et jusqu'aux limites les plus reculées de l'Océan.

L'Eglise Universelle ou Romaine étant un seul et même corps, toutes les Eglises particulières qui suivent la foi catholique, et obéissent au Pontife de Rome, sont les rameaux de cette Eglise Universelle, avec laquelle elles forment une union parfaite par la foi; comme le corps et l'âme, ne font qu'une seule et même personne par leur union intime. L'Eglise du Canada, constitue donc une partie de ce grand tout, et l'un des fleurons de la couronne brillante, qui décore la tête pleine de splendeur de l'Épouse de Jésus-Christ. Elle est sortie pure et sans tache du sein de l'Eglise catholique, romaine, comme l'or du creuset, pendant les pénibles épreuves auxquelles cette mère de toutes les Eglises fut soumise, dans la première partie du XVIe. siècle, par les attaques des apostats Luther, Calvin, et autres hérésiarques en sous-ordre.

Cette Eglise du Canada, ses sœurs dans les deux Indes, ont contribué à effacer le deuil que le débordement des hérésies avait répandu sur une partie de la chrétienté. Mais, loin d'étouffer le christianisme, ce cataclysme de monstrueuses erreurs eût pour effet, non seulement, de retremper les mœurs, de réformer la discipline, mais encore de faire briller, d'un plus vif éclat, la force, la grandeur de cette foi une, universelle: la foi catholique.—Un concile s'assemble à Trente. A l'éclat des réformes de discipline, (le feu de la foi demeura toujours pur et vif.) établies par cette célèbre assemblée; l'on vit s'allumer le feu divin qui embrâra les pasteurs et les fidèles. Toutes les nations, toutes les classes des sociétés catholiques, fournirent leurs nobles parts.

Alors surgirent miraculeusement les Thomas de Villeneuve, les Bartholomé des Martyrs, les Charles Borromée, les Pie V, les Ignace de Loyola et son admirable Compagnie de Jésus dont St. François Xavier grand parmi les saints, honoré par les Canadiens, fut une colonne brillante; les Cajétan de Sienna, les Vincent de Paul, les Pierre d'Alcantara, les Jean de la Croix, les

(1) Elle naquit le jour que naquirent les jours.

Racine le jeune. Poème de la religion.

Thérèse de Cépède, les Françoise de Chantal, les Angèle et une foule d'autres. Des communautés religieuses, des Séminaires s'élevèrent, comme par enchantement, sur tous les points du globe; et de leur sein sortirent des légions de missionnaires, ardents apôtres jaloux de marcher au martyre, sous la bannière de l'Eglise pour défendre la foi catholique, en développer la doctrine, sauver les âmes de la contagion des hérésies, et, par un élan sublime, voler sur tous les points, à la conversion des infidèles.

« C'est cette religion divine, dit Bernault Bercastel, qui, resserrée dans quelques parties du vieux monde ouvrit les portes du nouveau, par l'entremise de Christophe Colomb. Dieu sembla rapprocher les contrées les plus éloignées, pour donner une nouvelle issue à sa religion. C'est à cette religion divine que nous devons cet élan donné à toutes les entreprises qui par contre-coup devaient servir à étendre le règne de Jésus-Christ dans un nouveau monde. »

Quittons cette région de sublime grandeur, et revenons à notre pays. Si nous en suivons l'histoire, les premières traces de la colonisation, les phases diverses des dissensions intérieures, nos combats contre l'ennemi du dedans et du dehors, nos transformations politiques, enfin nos luttes animées pour l'établissement d'un régime constitutionnel, nous sommes forcés de reconnaître, que le bras tutélaire de la religion a soutenu notre foi et notre courage, dans l'avenir qui nous est destiné. Jetons les yeux autour de nous. Qui a fondé nos établissements nationaux d'éducation, où une brillante jeunesse reçoit une instruction appropriée au progrès des lumières, et dans lesquels ont été formés ceux que leurs talens, leurs connaissances placent à la tête des affaires tant ecclésiastiques que politiques? L'Eglise catholique. Qui a doté nos séminaires, d'où chaque année, de jeunes soldats du Christ, s'élançant au combat pour défendre la foi, et porter avec notre nom Canadien, le flambeau de la civilisation dans les régions lointaines et barbares? C'est encore l'Eglise catholique.

Si nous sommes bien pénétrés de ces vérités, nous reconnaitrons qu'aucune institution humaine n'eût jamais pu maintenir parmi nous, cet amour ardent de nos institutions ni ce culte des souvenirs; reportons donc à la religion, nos hommages! En elle nous avons trouvé l'ancrage du salut! nous lui devons notre nationalité, et les progrès que nous avons faits pour arriver à une civilisation plus avancée! La lecture de ces mémoires démontrera que la population Française du Canada, lancée au bout du monde, faible et peu nombreuse au sein d'immenses forêts couvertes de frimats, et remplies de bêtes fauves; environnée de peuples barbares, a pu se multiplier, conserver son type national, son individualité, sa religion, sa langue, ses mœurs, ses lois, et ses coutumes sans aucun mélange quelconque.

Nous avons pu le reconnaître, en voyant dérouler, sous nos yeux, les faits contenus dans ces Mémoires. Le catholicisme, en effet, embrassant les intérêts du ciel et de la terre, renferme tous les germes de la viabilité, et de la vraie liberté. Comme Dieu, son fondateur, il ne veut pas commander à des esclaves, mais à des hommes appelés à la liberté. (2) C'est par son caractère expansif et civilisateur, par ses tendances progressives et généreuses; que cette religion divine se distingue des religions immobiles et abrutissantes de l'Asie, et des vaines opinions de l'erreur.

A son école, l'on a compris, au Canada, qu'il n'y a aucune incompatibilité entre les lumières politiques, nécessaires au maintien des libertés civiles, et la lumière évangélique, qui dirige l'homme vers le terme supérieur de la foi.

A cette réflexion ajoutons ce que M. Gaillardet éditeur du *Courrier des Etats-Unis*, disait des Canadiens, lors de son voyage en Canada, dans l'année 1843, en parlant de leur langue et de leur religion. « Ce signe divin, ce cachet distinctif de prédestination que la nature a marqué au front d'un peuple, il faut le conserver..... Ne parlez plus Français, et demain il n'y aura plus de Canadiens; mais vous ne serez pas plus anglais pour cela: car entr'eux et vous il restera toujours un ahyne... Une ligne de démarcation vous sépare depuis la terre, jusqu'au ciel.... Mais avec vos co-habitans d'origine britannique, vous devez être amis dévoués, et alliés fidèles, c'est votre devoir, c'est votre intérêt.

« Une autre égide que la Providence vous a mise en mains, c'est la religion que vous pratiquez, en même tems que la langue de vos pères. Le Canada Français subsistera, tant que ces deux piliers ne lui failliront pas. Or, d'après ce qu'il m'a été donné de voir de vos institutions religieuses et sa

(2) In libertatem vocati estis. Gal. V.

vantes, de la double instruction qui s'y donne ; et des hommes dévoués qui sont à la tête, j'espère fermement que ni l'un ni l'autre de ces deux piliers ne lui feront pas défaut."

Pour ne rien laisser passer inaperçu, ne négliger aucun détail essentiel, dans le tableau que nous présentons aujourd'hui, à notre pays, nous avons dû écrire cet ouvrage sous le titre et la forme de Mémoires historiques. Un historien, en effet, comme le pilote d'un vaisseau de haut bord navigue au milieu d'un océan de faits, d'événemens, qu'il lui faut traverser rapidement ; il ne peut donc présenter qu'une esquisse des documens les plus saillans. L'auteur de Mémoires, au contraire, comme le conducteur d'un vaisseau côtier, suit pas à pas, tous les évènements, est toujours en scène, connaît les auteurs et les ressorts qui donnent le mouvement, la vie, et peut apprécier les faits qu'il doit enregistrer. Son but est donc de laisser au tems à venir, des matériaux indispensables pour l'histoire.

Si le monument que nous élevons de nos faibles mains, à notre pays, laisse beaucoup à désirer par l'exécution du travail ; il se recommandera du moins, par l'abondance, la richesse et la nouveauté des documens qui le composent. Si les évènements ne sont pas toujours classés avec un ordre parfait, ce sera du moins une riche mosaïque dont l'ensemble méritera l'attention des amis du pays. Ils y trouveront des noms qui leur sont chers, des souvenirs palpitant d'intérêt et une vaste galerie de portraits biographiques qu'ils pourront parcourir avec un véritable plaisir.

En parcourant ces Mémoires, chacun pourra suivre l'histoire de tous nos établissemens civils et religieux ; des communautés, des collèges, des séminaires, des instituts de bienfaisance, d'arts, de science ; les progrès successifs de l'industrie Canadienne, dans le commerce, l'agriculture, l'architecture, la sculpture, la peinture, les sciences, les lettres, enfin chacun y pourra lire les noms des citoyens recommandables par des services rendus à la patrie.

Nous avons également jeté un coup d'œil rapide sur les discussions parlementaires, et sur les évènements publics qui se trouvent liés à ceux de notre Église. À l'exemple du Père de l'histoire du Canada, Charlevoix, nous avons tâché de faire marcher ensemble l'histoire du clergé et du peuple Canadiens.

Puisse la critique se montrer peu sévère et nous tenir compte des difficultés. C'est là la seule récompense que nous ambitionnons pour prix de nos travaux.

St. Eustache de la Rivière du Chêne, 20 mars 1847.

J. PAQUIN. Ptre.

P. S. Les journaux français sont respectueusement priés de reproduire ce Prospectus.

J. P.

#### BEL EXEMPLE D'ACCORD, DE JUSTICE ET DE GÉNÉROSITÉ.

La paroisse de St. Joseph de Maskinongé est une des anciennes et notables paroisses du district des Trois-Rivières : elle est d'une étendue considérable et contient, suivant le dernier recensement, une population de 3417 âmes, qui est encore augmentée depuis cette époque. L'église actuelle est déjà et depuis longtemps beaucoup trop petite pour contenir le peuple qui la fréquente les jours de dimanches et de fêtes. Il y a même quelques années, la place d'une nouvelle église plus grande et plus spacieuse fut marquée sur une requête de la majorité des habitants de cette paroisse, alléguant que l'église actuelle était insuffisante. Mais s'étant élevé des difficultés à la place de la nouvelle église, les habitans plutôt que de commencer et d'entrer dans ces longs et interminables procès, qui s'élèvent à sujet et dont ils sont toujours victimes, qui enrichissent le barreau et les officiers de la judicature, à mesure qu'ils les appauvrissent, eurent le bon esprit de laisser tomber les précédés civils qu'ils avaient commencés devant les commissaires pour la bâtisse des églises, etc. Les choses en restèrent là jusqu'à cette année ; mais l'augmentation de la population et l'insuffisance de leur église leur rappelait sans cesse la nécessité d'une nouvelle église ou une division de leur paroisse. Après y avoir réfléchi pendant quelques tems, ils s'arrêtèrent à ce dernier projet, c'est-à-dire, à celui de diviser leur paroisse. Le bon esprit qui les avait empêchés de donner suite aux précédés civils, les guida encore dans cette circonstance. La nouvelle division fut d'abord le sujet des conversations dans la paroisse. On parla des lignes probables de démembrement. Enfin une assemblée générale eut lieu pour en délibérer comme procédé préliminaire, avant de s'adresser à l'autorité ecclésiastique. Dans cette assemblée, qui est un exemple d'union et de raison, on arrêta les limites du démembrement projeté, et on parla de la bâtisse de l'église que la nouvelle paroisse serait obligée d'ériger.

Les habitans qui devaient rester à l'ancienne paroisse, considérant qu'ils n'avaient rien à déboursier, et que l'église actuelle serait encore longtemps suffisante pour contenir la population, consentirent de bon cœur et généreusement à donner aux paroissiens du démembrement projeté, la moitié de l'argent qui se trouve dans le coffre de la fabrique, en leur disant, vous êtes nos frères et nos enfans, il est juste que nous partagions par moitié les épargnes de notre fabrique auxquelles vous avez contribué comme nous, et on en passa à l'instant même la résolution : mais ce ne fut pas tout, toujours animés des mêmes motifs de générosité, il faut, dirent-ils encore, les aider personnellement par une souscription que nous ferons, afin qu'ils puissent bâtir plus promptement et sans trop se gêner : et mettant à l'instant cette proposition à exécution, il fut souscrit dans l'assemblée même, une somme excédant £60

qui sans doute s'est grossie depuis par des nouvelles souscriptions.

Maintenant qui n'admirerait un si bel exemple d'accord et de justice ? Jamais paroisse ne s'est mieux conduite dans de pareilles circonstances ? des démembrements de cette nature ont lieu assez souvent pas toujours accompagnés de tant d'union, de justice et de générosité. Il n'est que juste d'ou régiser une si belle action, et de la faire passer ainsi à la postérité, qui peut être dans de pareils cas, touchée d'un si bel exemple, imitera aussi les généreux paroissiens de Maskinongé. *Aurore.*

#### ASTRONOMIE.

M. Leverrier.—On sait que l'*Inventeur* de la nouvelle planète a été nommé professeur d'astronomie à la Sorbonne. Voici comment un journal de Paris, la *Pressé*, rend compte de sa entrée dans la carrière :

"La première leçon de M. Leverrier a eu lieu le mercredi 22 décembre, devant près de quinze cents auditeurs. On avait d'abord pensé que le second amphithéâtre de la Sorbonne, qui contient trois cents personnes, serait suffisant. Dès onze heures et demie, il était plein, et il a fallu livrer le grand amphithéâtre aux désirs du public, qui se pressait aux portes.

L'arrivée de M. Leverrier a été saluée par des applaudissemens qui se sont renouvelés à plusieurs reprises, et l'ont empêché longtems de pouvoir prendre la parole. Son émotion a dû être grande ; celle de tous ses amis était au comble. Se figure-t-on bien ce que serait devenu un pauvre astronome qui n'aurait eu d'autres armes que de la craie et une éponge devant cette foule attirée surtout par le désir de voir sous son aspect le peuple populaire, une grande illustration scientifique ? Les X... et les Y... lui eussent été d'un bien faible secours pour conserver devant un tel public le rang que ses travaux lui ont fait dans la science. Aussi y avait-il une attente universelle, car le talent de M. Leverrier pour la parole n'avait jamais eu occasion de se montrer que devant un petit nombre de personnes. Mais l'attente n'a pas été de longue durée ; il est devenu bientôt visible pour tous que le jeune professeur allait s'emparer de son auditoire pour l'entraîner dans une voie pleine des plus brillantes perspectives.

Il a pris pour texte de sa première leçon l'universalité et la fécondité du phénomène astronomique des perturbations. Il a montré que, dans la nature, les lois mathématiques et les mouvemens réguliers sont le fait. Les marées sont les perturbations de la mer et les tremblemens de terre sont les perturbations de la masse incandescente qui forme le noyau de notre globe ; les inégalités de niveau des continents sont les produits des perturbations de cette masse lorsqu'elle a commencé à se solidifier à sa surface. Il n'est pas une de ces perturbations qui, reprise par la toute puissance du calcul, comme l'ont été celles d'Uranus, ne pût conduire à quelque monde ignoré. Voilà ce que M. Leverrier, par une réserve pleine de goût, a fait comprendre à tous ses auditeurs, sans avoir une seule allusion à la découverte qui a mis le seuil à sa réputation.

Nous voudrions pouvoir montrer quelques-uns des magnifiques aspects que M. Leverrier a déroulés devant nous. Un jour peu éloigné peut être, l'homme saura, par l'astronomie mathématique, l'origine de la terre et des planètes ; il pourra dire si elles ont une origine isolée ou une origine commune. La terre s'éloigne du soleil de 16 mille lieues en dix siècles ; l'introduction de cette marche progressive dans les formules permettra de dire avec certitude si elle n'est en effet qu'une éblouissance, partie de la surface solaire, et de fixer dans la durée éternelle l'époque précise où ce grand phénomène a été produit. On se demandera si la marche actuelle de la terre doit l'entraîner indéfiniment loin de l'astre qui l'éclaire et la réchauffe, ou bien si, après s'en être éloignée pendant un laps de tems, elle reviendra sur ses pas pour se rapprocher de nouveau du soleil, jusqu'à redevenir incandescente ; deux termes extrêmes qui mettront fin à tout ce qui a vie sur notre globe. Il y a quelques mois encore, l'annonce publique de pareilles promesses eût été regardée comme une extravagance ; aujourd'hui, elle ne rencontrera plus d'incrédules, tant cette planète sortie d'un encrier a causé dans les esprits une révolution complète.

Après avoir montré l'observation aux prises avec les difficultés sans nombre que lui opposent la constitution de notre globe et la physique si compliquée de sa surface et de son atmosphère, M. Leverrier nous annonce que les deux grands problèmes dont il venait d'esquisser l'histoire pouvaient être résolus par l'emploi des perturbations de la lune ; puis il a ajouté : "Mais, nous dira-t-on, astronomes de cabinet, il vous faut aussi des observations ? Sans doute ; il nous faut une lunette, un chronomètre et une fente dans une muraille devant laquelle, la lune passe chaque jour. De sorte que s'il m'était permis d'employer un apogée bien connu, je ne pourrais pas vous rendre mieux ma pensée qu'en vous disant : l'astronomie d'observation va chercher la montagne, et c'est la montagne qui vient trouver l'astronomie mathématique." Ces paroles, d'une ingénieuse simplicité, ont élevé les applaudissemens de l'assemblée.

Cette première séance se résume tout entière dans un mot qu'a dit devant nous un des assistans : "En venant ici, nous savions tous que c'était un grand astronome ; nous savons maintenant que c'est un homme d'esprit."

La nature humaine est sujette à la misère, il est impossible de s'en exempter : se plaindre, c'est augmenter son malheur, et se rendre coupable. *M.*

## BULLETIN.

*Conversions. — Dérés de M. Mac Donald. — Découverte scientifique. — Excommunication. — Petit séminaire de Paderborn. — Conseil d'Etat de Fribourg. — Gouvernement de Pendjab. — Acte de violence sacrilège. — Dernières nouvelles du Mexique.*

— Nous donnons la liste suivante des conversions que le *Tablet* de Londres rapporte dans ses numéros du 13 et du 27 février; il s'y trouve cependant quelques noms que nous avons déjà cités; mais ils étaient liés à d'autres dont nous n'avons pas fait encore mention, nous avons donc cru qu'il était mieux de ne point les omettre, d'ailleurs c'est comme une confirmation de faits qu'on ne peut plus mettre en doute. Ces nombreuses conversions de ministres protestans, qui se sont exclusivement appliqués à l'étude de la religion, dans les livres les plus authentiques de l'antiquité, et qui pour embrasser la vérité, ont renoncé à leurs prébendes, à leurs cures, à tous leurs revenus, et peut-être à leurs familles, à leurs amis et à leurs meilleures connaissances, devraient bien faire penser ceux qui marchent dans la carrière qu'ils ont quittée, et les ramener au berceau unique de Celui qui a répandu son sang, il est vrai pour tous les hommes, mais dans le but de les réunir en un seul troupeau, sous la houlette de St. Pierre et de ses successeurs.

Miss Plummer; Mistress Harry Lot, et Miss Buckle, épouse et fille de W. H. Buckle, Esq. ont fait profession de foi à Ramsgate, M. Walter Buckle fils, du collège d'Exeter, Oxford, a fait sa profession à Oscott entre les mains de Mgr. Wiseman, ainsi que le révérend M. Caswall, et Mme. Caswall. L'*English Churchman* avait critiqué les sermons de M. Caswall ainsi que les écrits de M. Newman; mais qu'il soit assuré, dit l'éditeur du *Tablet*, que ceux qui écrivent comme ces messieurs, ne font que sortir d'un système étranger pour entrer dans leur vraie patrie, cette véritable demeure des cœurs chrétiens: où les choses invisibles ne sont pas seulement représentées, mais deviennent présentes par la force des paroles sacramentelles dans des symboles visibles.

Le dimanche de la Septuagésime, M. Robert Suffield, du collège St. Pierre, Cambridge, a été reçu dans le sein de l'Eglise catholique, dans l'église de Ste. Marie, New-Castle-on-Tyne.

On rapporte que le curé de Newburn, Northumberland, a renoncé à sa cure pour entrer dans l'Eglise catholique.

Le *Church* et le *State Gazette* disent que parmi les nouveaux convertis à l'Eglise romaine, sont les Ladies Annabella et Olivia Acheson, filles du comte de Gosford.

La conversion de M. Haigh de Leeds a entraîné celle de son frère, qui a fait abjuration à Birmingham dans la chapelle privée de l'Evêque. Un autre frère de M. Haigh a aussi fait abjuration dans l'église de St. Chad; ils ont été tous deux confirmés par l'Evêque Wiseman, au collège de Ste. Marie, Oscott.

M. Kingdom de Trinity-Collège, Cambridge, a fait sa profession de foi de la religion catholique. Le révérend M. Gordon qui avait renoncé à sa cure de Christ-Church, St. Pancras, est aussi entré dans le sein de l'Eglise catholique. Le révérend M. New, aussi curé de Christ-Church, St. Pancras, a renoncé à sa cure avec la même intention que son collègue.

— Le *Transcript* rapporte, d'après le *Hamilton Spectator*, la mort du très-révérénd vicairé-général Wm. P. McDonald, mort à Toronto le Vendredi Saint, âgé de 75 ans. Ce vénérable Monsieur était depuis sept ans curé de Hamilton, et s'était acquis l'estime et l'amitié non-seulement de ses ouailles, mais il était aussi sincèrement chéri et respecté des protestans qui ont eu lieu d'apprécier son zèle, sa charité et son extrême libéralité envers tous sans distinction de religion. Monsieur McDonald a publié un journal intitulé *The Catholic*, depuis le 22 octobre 1830, jusqu'au 14 octobre 1831, dans lequel il a défendu avec un talent supérieur la sainte cause de la Religion; ses argumens étaient si forts et si serrés qu'il a mis ses adversaires dans l'impossibilité de pouvoir y répondre. Ses restes ont été inhumés à Toronto le 5 du présent.

— Une brillante découverte scientifique est annoncée par le journal officiel des Etats pontificaux.

L'œuvre de Champollion vient, après de longs travaux, d'être complétée par un savant Jésuite, le Père Secchi, bibliothécaire du collège romain. La lecture des hiéroglyphes égyptiens n'aura plus désormais d'obscurités et d'incertitudes.

Dans la séance tenue le 14 février par l'Académie pontificale d'archéologie, l'auteur du nouveau système a donné connaissance de sa méthode à ses confrères, en prouvant par des applications usuelles la vérité de tout ce qu'il avançait.

« Cette découverte, féconde en conséquences, dit le *Dinrio* de Rome, et que Champollion lui-même désira faire, ou voir faire par d'autres pour connaître le lien de ses caractères phonétiques avec les symboliques, occupera de nouveau, dans d'autres séances, l'Académie romaine et pontificale d'archéologie. En cette occasion, la séance qui avait attiré des savans et polyglottes distingués de Rome, des autres Etats d'Italie et même d'outre-monts, a été honorée de la présence de LL. EE. MM. les cardinaux Ostini, Castracane degli Antelminelli, Mezzofanti et Altieri. Tous, d'accord avec l'incomparable polyglotte d'Italie, ont manifesté leur satisfaction et leur admiration pour le nouveau système. »

— On lit les nouvelles suivantes dans l'*Ami de la Religion*:

« L'archevêque de Cologne a promulgué la sentence d'excommunication qu'il avait prononcée contre l'ex-curé Engelmann, aujourd'hui prédicant rongiste à Elberfeld, qu'il recommande toutefois aux prières des fidèles pour obtenir son retour au berceau de Jésus-Christ. Parmi les 1,500 prêtres et les 1,500,000 catholiques laïques que comprend le diocèse de Cologne, Engelmann est le seul qui se soit laissé entraîner aux séductions des rongistes. »

— « Le petit séminaire de Paderborn vient de s'ouvrir sous les auspices de l'Evêque; il compte quatorze élèves. Quant à celui de Cologne, il rencontre dans le gouvernement prussien des obstacles très-inattendus. Bien que le trésor public dût, aux termes du concordat, pourvoir à son entretien, et qu'au contraire tout, à cet égard, reste abandonné à la charité publique, le ministère n'en prétend pas moins nommer son directeur, prétention qu'à aucun prix l'archevêque ne veut admettre. »

— « Le conseil d'Etat de Fribourg vient de frapper un coup vigoureux; il a dissout le conseil communal de Fribourg. On a arrêté M. Remy, ancien vice-chancelier, le lieutenant Hartmann, l'avocat Folly. Tout est tranquille. »

— « Le *Bombay-Times* annonce un changement capital dans le gouvernement du Pendjab. Le visir Lall-Sing accusé de connivence avec les insurgés de Cachemire, a comparu devant une commission militaire de chefs sikhes et d'officiers anglais, qui l'a déclaré atteint et convaincu de trahison. En conséquence de ce verdict, Lall-Sing a été déposé et conduit sous escorte anglaise dans l'Indoustan. Le gouvernement de Lahore a été confié à un conseil de chefs qui, après quelques tiraillemens ou tergiversations, a fini par prier les Anglais de laisser dans cette capitale, jusqu'à la majorité du jeune maharajah Dulep-Sing, âgé de sept ans, un corps d'occupation de 10,000 hommes, et un commissaire qui exercera virtuellement les fonctions de visir. »

« Toutes les dépenses du corps d'occupation seront défrayées par le gouvernement de Lahore, c'est-à-dire que voilà pour dix ans au moins le royaume de Lahore placé sous la protection britannique, à l'instar des îles Ioniennes. Par suite de cet arrangement, le dixième régiment d'infanterie européen et huit régimens indigènes de la compagnie des Indes, avec plusieurs batteries d'artillerie, ont été désignés pour relever les forces qui depuis dix mois formaient la garnison de Lahore. »

— « Un acte de violence et d'impiété sacrilège, que nous ne pouvons attribuer qu'à un acte de folie, a porté dimanche, 7 février, le trouble et la consternation parmi les fidèles réunis pour le *Salut* dans l'église paroissiale de St. Merry. Au moment où s'avancait la procession du très-saint Sacrement, un individu, vêtu d'une blouse, se jeta comme un furieux sur le prêtre qui portait l'ostensor, et s'efforça de le lui arracher des mains. Heureusement, plusieurs des assistans se précipitèrent au secours de l'ecclésiastique assailli par ce furieux, et parvinrent, non sans de grands efforts, à se rendre maîtres de ce malheu-

reux, qui paraît doué d'une force athlétique. La sainte hostie n'a pas été profanée.

“L'auteur de ce scandale, immédiatement arrêté et conduit devant le commissaire de police, auquel il refusa de dire son nom et de faire connaître son domicile, fut envoyé au dépôt de la Préfecture de police. Là, dit la *Gazette des Tribunaux*, il se montra en proie à une telle exaltation que l'on se vit contraint de le revêtir de la camisole de force.

“Durant toute la nuit, ce malheureux fit retentir sa cellule de chants incohérens et de vociférations bizarres. Le lendemain matin, enfin, il a été examiné par les hommes de l'art, qui se sont accordés à reconnaître qu'il était atteint d'une folie complète.

“Comme on ignore qui il est (il ne portait aucun papier dans ses vêtemens et n'a été réclamé par personne), il va être provisoirement conduit dans une maison d'aliénés.

“Quoiqu'il en soit de la situation mentale de ce malheureux, Mgr. l'archevêque de Paris, à propos de cet affligeant scandale, a adressé la lettre suivante à MM. les curés de son diocèse.

“ Monsieur le Curé,

“L'Eglise appelle dans quelques jours ses plus fidèles enfans à se rendre au pied des autels, afin que leurs profondes adorations et la vivacité de leur foi dédommagent notre divin Sauveur de l'indifférence des mauvais chrétiens et des outrages qu'ils lui prodiguent. Vous inviterez cette année vos paroissiens à offrir d'une manière plus spéciale les prières des Quarante-Heures, qui auront lieu les dimanche, lundi et mardi de la semaine prochaine, comme une expiation solennelle du sacrilège attentat, commis le dimanche 7 de ce mois, dans l'église de St. Merry.

“ Agrérez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon affectueux attachement.

† DENTS, *archev. de Paris.*”

—Vendredi dernier un homme a été volé près des quais, de huit piastres et trente sols qu'il avait sur lui.

Un jeune homme du nom de McLean, cordonnier du township de Granby, a été mis en prison pour avoir volé dans l'écurie du moulin seigneurial de St. Hyacinthe, une jument de prix, appartenant à un M. Louis Huard de St. Denis.

—Voici d'après le *Transcript*, la dernière nouvelle télégraphique qui nous soit parvenue sur la guerre du Mexique.

New-York, 3 avril 1847.

On rapporte que le général Scott prit terre à Vera-Cruz le 10 mars ; dans une escarmouche qui eu lieu, les Mexicains perdirent 50 hommes et les Américains 15. L'*Union* de jeudi contient les dépêches officielles du général Taylor. Les rapports sont les mêmes que ceux des journaux de la Nouvelle-Orléans, et s'accordent avec ceux que nous avons déjà reçus. Il est dit que deux ou trois mille déserteurs ont quitté l'armée mexicaine. Les Mexicains désertent et meurent en grand nombre de faim et de misère. Les lignes sont ouvertes entre Matamoras et Monterey.

Une lettre a été envoyée de Santa-Fé par un associé d'une maison de commerce à Philadelphie, qui dit que Santa Anna a recommandé au congrès du Mexique de faire la paix.

Il court une rumeur que la compagnie du capitaine Read, et une autre de Boon, ont été coupées à Santa-Fé par les Mexicains.

—Jusqu'à présent nous avons eu ce qu'on appelle un vilain printemps dans la force des termes ; le froid, la pluie, la neige se succèdent tour à tour sans beaucoup de chaleur. Cependant la saison du sucre se passe ; il n'y en aura qu'une bien petite récolte cette année, suivant toutes les apparences ; le meilleur tems pour les érables c'est lorsqu'il gèle la nuit, et que le jour, il fait médiocrement chaud ; car les grandes chaleurs sont nuisibles, surtout quand le soleil est trop ardent, mais le plus grand ennemi des érables c'est le vent de nord-est ; dès que ce vent se fait sentir, ils arrêtent à l'instant de couler.

#### NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—L'impulsion donnée à la charité des fidèles par le généreux exemple et les paternelles exhortations du St. Père, se fait sentir au loin,

et produit déjà partout, comme à Rome, des fruits abondans. A Bologne, dans les légations, et jusque dans les Etats du grand-duc de Toscane, des collectes ont été faites spontanément en faveur des victimes de l'inondation du Tibre. La commission de secours nommée par le Souverain-Pontife, et présidée par S. Em. le cardinal Patrizzi, recueille et distribue avec une judicieuse sollicitude toutes les offrandes qui lui sont adressées du dehors. On publiera prochainement un état détaillé des dons reçus et de la répartition qui en aura été faite.

Le vice-consul de France à Ferrare, nouvellement nommé, est arrivé à Rome et va se rendre à son poste. Dans les circonstances actuelles, la présence de cet agent français n'est pas sans importance.

Les nouveaux dans les provinces du Nord, et accueillis avec un véritable enthousiasme par les populations, secondent merveilleusement les paternelles et généreuses intentions du Pape Pie IX. De cette confiance mutuelle, de cet admirable accord entre le souverain, ses représentans et ses sujets, il ne peut manquer de sortir tout le bien que l'auguste Pontife, depuis le jour qu'il est monté sur le trône, mérita pour la prospérité de ses Etats.

Voici la proclamation qu'a publiée S. Em. le cardinal Ferretti, en prenant possession du gouvernement de la province d'Urbino et Pesaro :

“ Habitans de la légation d'Urbino et Pesaro,

“ Le magnanime et très-clément pontife, notre souverain Pie IX, a daigné, par un effet de son auguste bienveillance, distinguer notre humble personne pour nous confier sans aucun mérite de notre part le gouvernement de la province d'Urbino et Pesaro ; de cette province dont fait partie l'importante cité de Senigallia, qui a la gloire de l'avoir vu naître, gloire qui rejaillit sur toute la province, laquelle en est à bon droit heureuse et fière. Nous donc aussi, nous sommes heureux, et nous tenons comme un grand honneur de commander à une telle province, à des populations si nombreuses, si honnes et si tranquilles, leur donnant l'assurance que notre désir et notre ferme volonté sont de les gouverner avec une parfaite douceur de manières et une justice impartiale. Pour atteindre un but si élevé, nous serons toujours prêt à entendre toute réclamation verbale ou écrite, et à y faire droit quand elle sera juste, voulant encore imiter en ceci l'auguste souverain qui met tant de soin et d'importance à écouter les demandes de ses bien-aimés fils et sujets.

“ Nous n'apporterons pas une moindre sollicitude à étudier et à connaître les besoins publics, soit à l'égard du commerce et de l'agriculture, pour en favoriser les progrès et la prospérité, soit à l'égard d'autres objets du plus haut intérêt, comme l'éducation civile, morale et religieuse, que notre Père et adoré souverain a si vivement à cœur, à cause des nombreux et durables avantages qui en résultent pour la société. Nous n'épargnerons ni soins, ni fatigues pour secourir et pour accroître, autant qu'il dépendra de nos efforts, la félicité du pays, ainsi que la joie et l'allégresse publique en toute chose licite, honnête et convenable. Ce sera pour nous une vive satisfaction, un véritable bonheur, toutes les fois qu'il nous sera donné de concourir à quelque amélioration importante pour la province, ou de pouvoir accorder quelque chose d'agréable au pays.

“ Voilà nos sentimens que nous aimons à proclamer, et que jamais nous ne démentirons : nous avons l'espoir que vous y répondrez par une confiance sans limites, par une entière soumission aux lois, par un grand dévouement au maintien de l'ordre public.

“ Donnée en notre résidence, au palais apostolique de Pesaro, le 14 janvier 1847.

“ Le légat,

“ G. card. FERRETTI.”  
*Ami de la Religion.*

ALLEMAGNE.

—L'on avait répandu en Allemagne le bruit injurieux qu'une dame de S. A. R. madame la duchesse de Kent, mère de la reine d'Angleterre, s'était volontairement agrégée à l'Eglise anglicane, et cette nouvelle, empruntée au *Standard*, avait été propagée l'année dernière en Allemagne par la *Gazette universelle d'Augsbourg*. Aujourd'hui cette feuille rétracte son imprudente allégation, en déclarant que la baronne de Speth n'a pas cessé de demeurer fidèle à sa foi, qui est celle de l'Eglise catholique-romaine. En revanche, la *Gazette de l'Allemagne méridionale* annonce qu'une personne de haut parage, la femme d'un ministre du roi de Saxe, dont le mari est encore protestant, vient d'embrasser la foi catholique, et qu'un assez bon nombre de dames de Dresde se montrent si favorables à cette foi, qu'il y a lieu d'espérer que peu à peu elles suivront cet exemple. Un mouvement du même genre se fait remarquer à Leipzig, et ces tendances au catholicisme sont la conséquence naturelle et depuis long-tems prévue de la dissolution actuelle du protestantisme. *Ami de la Religion.*

#### NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

*Banque d'Epargne.*—On sait que notre digne évêque est le patron de cette caisse d'épargne et que les directeurs sont tous les citoyens de la plus haute respectabilité. Une année ne s'est pas encore écoulée depuis sa fondation et les transactions qui s'y sont faites sont déjà considérables. Les comptes ouverts

Depuis le 20 mai 1846 au 31 mars 1847 forment un montant de £17, 100 15s. 11d.; les comptes qui ont été clos durant cette période se montent à £15,750 12s. 2d., laissant un excédant de £29,350 3s. 9d.; le montant déposé durant les cinq premiers mois est de £18,691 2s. 10d., et durant les cinq derniers mois de £28,409 11s. 1d., formant une augmentation de £9,718 10s. 3d. Cette augmentation rapide est une preuve non équivoque de l'état de prospérité où se trouve cette institution et de la confiance qu'elle inspire à toutes les classes de la société.

L'usage de déposer dans une caisse d'épargne à un honnête intérêt, les sommes dont on peut se passer dans les familles n'est malheureusement pas encore assez connue parmi nos compatriotes. Un sou d'épargné est un sou de gagné, dit le proverbe, mais ce n'est pas le tout de savoir gagner de l'argent, il faut aussi savoir le ménager et faire fructifier à propos, et ceux qui ont chez eux quelques pièces dont ils peuvent se passer pour le moment ne peuvent mieux faire que de les placer à la banque d'épargne où elles rapporteront intérêt et où elles seront à son seulment hors de la portée des voleurs, mais à l'abri de la tentation de les dépenser souvent mal à propos.

#### Minerve.

*Nouvelles d'Europe.* — Le paquebot *Colombin* de Liverpool, et le *Norhumberland* de Londres, sont arrivés à New-York avec des nouvelles d'Europe de deux jours plus récentes. Mais elles sont sans importance. Le prix des grains haussait. M. Guizot et lord Normanby se sont réconciliés. En conséquence du haut prix des provisions en France, il a été présenté une mesure dans les chambres afin d'accorder quatre millions de francs aux diverses institutions charitables du pays. Il paraît que les troubles sont recommencés entre les Sikhs et les Anglais.

#### Idem.

*Prise de Vera-Cruz.* — 800 Américains tués! — Des nouvelles directes reçues à Charleston nous ont appris que le général Scott avait assiégé et attaqué Vera-Cruz, le 19 ultimo. Les Mexicains ont offert une résistance désespérée; mais après plusieurs heures de combat, la ville s'est rendue, et le général Américain en a pris possession avec son armée. On fait monter la perte des vainqueurs à 800 hommes.

#### Idem.

— Il paraît que les différentes compagnies de navigation par la vapeur sur le St. Laurent n'ont pas voulu faire d'arrangement entre elles pour la prochaine saison. On peut donc s'attendre à voyager à bon marché grâce à l'opposition qui régnera entre les steamboats.

#### Idem.

*L'Arrestation.* — Un nommé Jas. Higgins et Mary Crawford son épouse ont été arrêtés ce matin, sous prévention d'avoir enlevé à M. Anthime Archambault; leur maître, aubergiste du faubourg Québec la somme de trois cent cinquante-trois louis.

#### Aurore.

— On a trouvé ce matin, à la porte de la chapelle du Séminaire, les morceaux d'un crucifix d'autel, la figure du Christ plantée dans le trou de la serrure, et les autres morceaux placés d'une manière étudiée sur le seuil de la porte. Le public, qui a été quelques instans dans l'ignorance complète de cet acte de dépravation, a bientôt appris que ce crucifix ainsi morcelé était la propriété de l'église St. Patrice, que des voleurs ont dû enlever hier soir, entre 6 et 7 heures, puisque les portes n'ont pas été forcées. Ces misérables ayant entendu dire qu'on avait fait présent à M. McMahon d'un service d'autel en argent, auront cru probablement que le grand crucifix en faisait partie, et ils auront fini, après l'avoir cassé et s'être aperçus qu'il n'était qu'argenté, par commettre l'infamie que nous avons racontée d'hier.

#### Journal de Québec.

*Nouvelle-Ecosse.* — Un vote de non-confiance dans l'administration actuelle, proposé par M. G. R. Young, a été rejeté par 26 voix contre 19. Un amendement proposé par le procureur général a été adopté. *Canadien.*

*Fatal et singulier accident.* — Le samedi 27 mars, pendant la tempête, un train de marchandises marchait à toute vitesse, entre Boston et Springfield, lorsque tout d'un coup les fils du télégraphe venant à se briser se replièrent vers le milieu de la voie, et parcourant le sommet du convoi vinrent frapper les surveillans qui se tiennent d'habitude sur les voitures. Le premier d'entre eux a été blessé à la tête et au bras avec une telle gravité que l'on pense qu'il faudra recourir à l'amputation du bras droit. Le conducteur n'a été que légèrement atteint; mais le dernier surveillant a été tué sur le coup. On suppose que le fil de fer l'aura renversé: son corps était dans un état horrible.

— Un journal anglais, le *Sun*, signale l'apparition d'une nouvelle comète. Ce météore aurait été découvert, le 13, par l'astronome Head, dans la constellation de Céphée. Il n'est visible qu'au télescope.

*Provinces d'en bas.* — Le parlement de la Nouvelle-Ecosse vient de passer son tarif. C'est le premier acte des colonies d'après la loi Impériale autorisant le rappel des droits différentiels.

Les sessions parlementaires de la Nouvelle-Ecosse et du nouveau Brunswick achèvent. Les provinces d'en bas semblent disposées à permettre le commerce libre entre toutes les provinces anglaises. On parle d'établir de meilleurs moyens de communication par eau et par terre.

Le comité du Nouveau-Brunswick chargé de rapporter sur le Télégraphe Electrique, recommande £2,500 pour bâtir son établissement.

*Un coquin accompli.* — Notre ami M. Charles F. Langevin, après avoir été aux Antilles, voyage maintenant dans le sud des Etats-Unis, et doit, à son retour du Texas pour lequel il est parti dernièrement de la Nouvelle-Orléans revenir par l'intérieur à Québec. Sur le chemin de Washington à Charleston (Caroline du Sud), il fit la connaissance d'un *gentleman* des plus belles,

manières, se nommant A. S. Harford, qui eut toutes les prévenances, toutes hontes pour lui, et qui poussa même la galanterie jusqu'à inviter notre intéressant voyageur à partager son logis. Mais ce dernier, quoique sourd et muet de naissance, n'est pas aveugle, tant s'en faut; il est excellent physionomiste; et si, comme l'a dit un diplomate célèbre, la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, il n'en est pas de même de cette expression indéfinissable de la figure et des yeux où l'âme se reflète involontairement, et que les sourds-muets, surtout ceux qui, comme M. Langevin, sont doués d'intelligence à un haut degré, savent saisir aussi bien sinon mieux que les entendans-parlans. Ainsi notre ami ne tarda-t-il pas à voir au fond de toutes ces amabilités quelque chose qui le mit sur ses gardes; et en quittant Charleston, il dit à un monsieur auquel il s'était sans doute aperçu que l'aimable homme tendait un filet et qui a depuis fait connaître ces détails par l'intermédiaire d'un correspondant, à New-York: *Défiiez-vous de cet homme-là, c'est un mauvais sujet.* L'avis était venu à propos, car deux jours après le départ de M. Langevin les murs de Charleston étaient couverts de placards qui étaient aussi envoyés de tous côtés par la poste, annonçant qu'un coquin se nommant A. S. Harford avait décampé après avoir obtenu quantité de marchandises sous de faux prétextes, volé à un imprimeur, qu'on lui avait donné pour compagnon de chambre, à l'hôtel garni où il logeait, ses plus beaux habits, et laissant la maîtresse de l'hôtel courir après sa pension, la blanchisseuse après son salaire, et tous les journaux de là après le prix des annonces qu'il y avait fait insérer. Nous avons sous les yeux un de ces placards, et en cas que le fugitif s'avise de diriger ses pas vers notre ville sur la foi de la connaissance faite avec celui qui l'avait si bien jugé, et qu'il sait s'être dirigé d'un autre côté, nous donnons son signalement:

“ C'est un Anglais ayant quelque chose du patois cokeney (de Londres), âgé de 26 à 30 ans, taille de 5 pieds 7 pouces, gros et d'un teint très-blond. Dans ses manières, il est *very gentlemanly*; et c'est en somme, *an accomplished villain.* ”

#### MEXIQUE.

*Débarquement des troupes.* — *Investissement de Vera-Cruz.* — La goëlette *Porcia*, partie le 15 mars de Sacrificios, et arrivée le 25 à la Nouvelle-Orléans, a enfin apporté la nouvelle si impatiemment attendue des premières opérations contre Vera-Cruz et saint Jean d'Ulloa. Voici la version donnée par le *Delta*:

Le 2, une reconnaissance fut poussée jusque près de terre dans la direction du château par les généraux Scott, Paterson, Worth, Pillow, Quitman et Twigg, accompagnés de leurs aides-de-camp et du corps des ingénieurs topographes. Les canons de saint Jean d'Ulloa ouvrirent le feu sur les intrépides éclaireurs, mais sans leur faire aucun mal: les boulets passaient par dessus leur tête et les bombes éclataient à une telle hauteur qu'elles ne pouvaient les atteindre. L'une d'elles vint faire explosion à l'avant du steamer *Patria*, qui servait à cette reconnaissance, mais sans occasionner aucun dommage.

Pendant ce temps, les transports étaient à l'ancre en dehors d'Anton Lizardo: aussitôt que la reconnaissance fut terminée, tous les bâtimens, sans perdre un seul instant, levèrent l'ancre et se portèrent au sud de Sacrificios: le 10 au matin le débarquement commença et se poursuivit sans obstacle durant toute la journée, bien que le château de saint Jean d'Ulloa fit feu constamment, et que le débarquement s'opéra à trois mille seulement de Vera-Cruz.

A peine à terre, les troupes, au nombre de 12,000 hommes, se mirent en marche pour prendre les positions qui leur avaient été respectueusement assignées pour le siège de Vera-Cruz.

Les steamers *Vixen* et *Spitfire*, prenant position, sous la Punta de Hornos ouvrirent, dans la direction du château, un feu de bombes et de projectiles auquel le château répondit mais sans effet.

La division du général Worth qui a, dit-on, été désignée pour les opérations sur le flanc gauche de la ville, en partant du point de débarquement et de la Punta de Hornos, devait nécessairement se mouvoir par échelons sur les dernières pour gagner sa position. Dans ce mouvement, il était nécessaire d'attaquer et de prendre deux redoutes élevées par l'ennemi, dont l'une était armée d'une pièce d'artillerie et toutes deux remplies d'infanterie. Ces redoutes furent attaquées et prises, malgré la résistance des Mexicains n'a été que de sept tués et quelques blessés. La perte des Américains n'a été que de sept tués et quelques blessés. Le capitaine Alburis du second régiment d'infanterie, fut tué par un boulet que l'on suppose parti du château et qui du même coup emporta le bras d'un tambour. Le colonel Dixon de la Caroline du Sud, reçut une halle dans la poitrine.

Cette escarmouche ne retarda toutefois en rien la colonne qui gagna rapidement sa position sur la gauche et les derrières de la ville, où elle commença immédiatement ses travaux de retranchement.

L'aqueduc qui amenait l'eau dans la ville a été découvert et rompu, ce qui a intercepté toute communication avec les réservoirs situés à quelque distance, et imposera une privation terrible aux habitans.

Pendant la marche sur les derrières de la ville, le *midshipman* Rogess, fait naguère prisonnier par les Mexicains, et qui n'était pas encore sorti de Vera-Cruz, fut mis dans une voiture pour être conduit à la prison de Perote. Mais rencontré par les forces américaines il fut délivré et il est aujourd'hui à bord de son navire, grâce à cette curieuse coïncidence.

La ville est maintenant complètement environnée de troupes: chaque di-

vision a pris une position forte et avantageuse, dans laquelle elle s'est retranchée, coupant aussi toute communication par terre ou par mer et se tenant en même temps hors de la portée des canons du fort. Ces positions ont été prises le 13 et elles s'étendent de la Punta de Hornos à droite, jusqu'à la Punta de la Cañita à gauche, sur une ligne non interrompue. On poussait aussi les préparatifs nécessaires pour amener la reddition immédiate de la place.

Vera-Cruz est si étroitement assiégé, et les communications sont tellement coupées, que sous très peu de jours on devra recevoir la nouvelle que la ville et le château sont occupés par les troupes américaines.

Toutes les correspondances semblent s'accorder à dire que sous 10 ou 15 jours Vera-Cruz et Saint-Jean d'Ulloa auront capitulé. S'il en est ainsi, et rien n'est plus probable, les événements auront parfaitement secondé les calculs du cabinet de Washington qui a, par avance, désigné le château de Saint-Jean d'Ulloa comme le centre du système des douanes et d'entrepôts qu'il se propose d'établir au Mexique. Il y a vraiment des gens qui n'ont qu'à souhaiter et auxquels la fortune donne presque le droit de devancer l'avenir.

#### Dernières nouvelles de Saltillo.

L'arrivée à la Nouvelle-Orléans du Dr. Turner, porteur des dépêches du colonel Curtis, est venue confirmer les avis précédemment reçus sur la bataille de Buena Vista, en y ajoutant de nouveaux détails. Le docteur Turner, on se le rappelle, vient de Camargo et c'était lui déjà qui avait apporté à Matamoros les premiers récits américains de cette affaire.

Comme première preuve d'authenticité, M. Turner nous apprend que les nouvelles reçues sont le résumé des dépêches officielles du général Taylor. Dans l'espoir de les faire parvenir plus sûrement on avait confié celle-ci à un mexicain; mais il n'en a plus été entendu; parler et les lettres seules sont arrivées à leur destination, portées par un exprès américain qui avait pu échapper à l'ennemi au moyen d'un immense détour.

Cette fois nous avons des lettres de Saltillo jusqu'au 6 mars, et tout en complétant les faits déjà connus, elles nous apprennent que les événements ont pris, postérieurement, une tournure toute différente de celle qu'on avait supposé. Ainsi, aux dernières dates, non-seulement il n'y avait pas eu de nouvel engagement, mais Santa-Anna avait quitté la position d'Agua Nueva, se repliant soit sur San Luis, soit ce qui est plus probable sur Parras, dans la direction du nord-ouest. En voyant l'ennemi s'éloigner, le général Taylor, qui n'avait pas voulu jusqu'à quitter le champ de bataille, se préparait à retourner à Monterey où il était attendu vers le 8 mars. Son intention est, ajoute-t-on, de tenter un mouvement en arrière pour dégager la route et rétablir les communications, mouvement qui viendrait alors secourir l'expédition du colonel Curtis, parti dans le même but de Camargo à la tête de 2,000 hommes.

Rien n'est donc changé dans la position depuis les combats du 22 et du 23 février, et l'intérêt se trouve par suite concentré sur les détails de cette rencontre qui a mis et tient encore en suspens l'avenir de toute la guerre.

Une lettre, écrite par un négociant mexicain de Saltillo, contient sur la durée de l'engagement des données précises: "le 22, le combat commença à 8 heures du soir et dura jusqu'au coucher du soleil; le lendemain il fut repris à 10 heures du matin jusqu'à 3 heures. A ce moment, le général Wood dirigea une charge contre l'ennemi; mais il fut repoussé avec perte et sa retraite allait peut-être décider du sort de la journée lorsque le général Taylor accourut l'appuyer et, à son tour, repoussa les Mexicains. Ce fut la fin de la bataille: le 25 chaque parti s'occupa d'enterrer ses morts et de recueillir ses blessés." On cite même à ce propos un trait du général Taylor qui ne fait pas moins d'honneur à son humanité que sa nouvelle victoire n'en fait à sa bravoure. Sachant le dénuement absolu dans lequel se trouvait l'ennemi, le général américain n'permit que les blessés fussent transportés à Saltillo pour y recevoir des soins qu'ils n'auraient pu trouver dans leur camp.

Rien de nouveau n'est connu du reste quant à la perte de l'ennemi. Celle de l'armée américaine paraît avoir été, comme on l'avait dit, d'environ 700 hommes tués ou blessés; dans ce nombre figurent 64 officiers de tous grades. On persiste à porter les forces mexicaines de 15,000 à 20,000 hommes tandis que celles du général Taylor n'étaient que de 5,000 hommes environ.

*Idem.*

—On ne sait trop à quoi s'en tenir sur tous les bruits qui courent relativement aux opérations militaires dans ce pays. La nouvelle même des batailles, que nous avons publiées ne paraît pas encore trop certaine, dans ces détails. On ne sait pas encore définitivement à qui appartient la victoire. La retraite de Santa-Anna de devant Monterey est maintenant attribuée au manque de provisions. Le fait qu'il s'est retiré sans être trop poursuivi semble confirmer cette rumeur.

Le siège de Vera-Cruz est commencé. Quelques positions ont été emportées par les Américains malgré la bonne défense des Mexicains. On dit que les assiégeants ont découvert et rompu les aqueducs qui fournissent l'eau à la ville.

*Aurore.*

*Expédition de Californie.*—Une lettre datée de Valparaiso, le 27 janvier, annonce que les navires "Loa Choo et Susan Drew" sont arrivés à ce port avec une partie du régiment de Californie, le premier le 18 et le second le 19 janvier, c'est-à-dire après une traversée de 50 et de 51 jours depuis Rio-Janeiro. Tous deux ont mis à la voile, le 23 janvier, pour la Californie. Le sloop de guerre, *Prchle*, n'est arrivé que le 26, trois jours après le départ du "Loa Choo et du Susan Drew." Le navire "Thomas Perkins," qui avait quitté Rio en compagnie des trois autres, n'avait pas encore relâché; on ne savait pas s'il était dans l'intention de s'arrêter en route.

*Prisonniers Mexicains.*—Le journal espagnol de la Nouvelle-Orléans, "la Patria,"

en rapportant les dernières batailles du général Taylor, prétend que trois généraux mexicains ont été faits prisonniers, et que parmi eux se trouvent Lombardini et Pacheco.

## LE KNOT.

### CHAPITRE 8.

#### SUITE.

Il y avait à peine quelques minutes que Stanislas marchait au hasard dans le bois, lorsqu'il vit venir vers lui Firley qui lui ramenait sa monture abandonnée.

—Que je suis heureux de vous retrouver, s'écria l'honnête intendant; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur. Je m'étonnais de ne pas vous voir, selon votre habitude, auprès de la jeune comtesse (qui sera bientôt, sans doute, ma très-honorée maîtresse), lorsque je rencontrai votre cheval errant dans les taillis. Jugez de ma surprise et de mon inquiétude! Monsieur veut-il que je l'aie à remonter? ajouta Firley en remarquant l'air agité de son maître.

Sans rien répondre, Stanislas se remonta brusquement en selle.

—Et j'étais d'autant plus effrayé, reprit Firley, qu'en ramenant votre cheval je m'aperçus qu'il manquait un de vos pistolets dans les fontes. Mais heureusement, quelques instans après, le comte et votre ami Raphaël passèrent près de moi sans m'apercevoir: je les entendis prononcer plusieurs fois votre nom, comme si l'un d'eux venait de vous quitter, et le comte ajouta: Soyez sans inquiétude, Urbinski, je compte sur Stanislas, ou tout au moins sur ses vassaux, et c'est là l'essentiel.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans ce discours du fidèle intendant; mais, comme il avait toujours suivi son maître pas à pas, et qu'il avait été témoin de tous ses faits et gestes, il jugeait convenable d'arranger ainsi les choses pour arriver à ses fins. Il réussit d'abord à tirer Stanislas de sa sombre préoccupation.

—Ah! vraiment, ils parlent ainsi de moi, s'écria ce dernier avec un étrange sourire: Je suis bien aise de savoir cela: parce que, si l'on tient à m'exploiter, je puis avoir de bonnes raisons pour ne pas me laisser tondre. Du reste, Firley, tu vas prendre les devans et sitôt arrivé au château, tu feras partir devant toi tout notre monde: vous me retrouverez sur la route, car nous retournerons chez nous, où de grandes affaires exigent ma présence.

—Sans doute, Monsieur veut presser lui-même les préparatifs de son mariage, dit Firley, comme s'il n'avait pas compris le sens des paroles de son maître.

—Je te défends, Firley, de prononcer ce mot devant moi, s'écria le comte avec une soudaine fureur, où tu aurais à t'en repentir. Du reste, que m'importe! et même, je suis fou, vraiment m'échauffer ainsi pour ce que je méprise cordialement. Tu sauras donc, Firley, que le comte et sa fille ont refusé ma demande.

—Refusé votre demande! dit Firley avec un véritable étonnement, quoiqu'il eût deviné déjà cette défaite, à laquelle il était d'abord si loin de s'attendre.

—Oui, refusé! pour donner la préférence à mon ami Raphaël.

—Voilà ce qu'il faut que j'entende de votre bouche, Monseigneur, pour me résigner à le croire.

—N'est-ce pas? C'est cependant l'exacte vérité.

—Et alors vous retournez dans vos terres uniquement pour soullever vos vassaux et venir vous ranger avec eux sous les ordres du comte: car c'est bien là ce qu'il disait tout à l'heure. J'admire votre grandeur d'âme; mais je n'aurais jamais cru mon maître capable d'une si profonde humilité.

—Trêve de railleries, Firley, et aide-moi plutôt à me venger.

—Oh! de tout mon cœur, s'écria celui-ci avec un élan de parfaite sincérité. Certainement il serait absurde de supposer qu'après une telle injure, un gentilhomme comme celui que j'ai l'honneur de servir, ira s'abaisser devant ceux qui n'ont pas craint de le couvrir de mépris et qui s'en seraient sans doute un sujet de risée. Un homme d'honneur doit tirer une vengeance proportionnée à l'affront, c'est incontestable. Eh bien! Monseigneur, je crois que vous prenez le bon parti en abandonnant ces misérables, réduits à leurs seules ressources, vous les verrez bientôt regretter amèrement l'offense qu'ils vous ont faite, et trampler à vos pieds pour vous fléchir. C'est alors que vous pourrez leur rendre mépris pour mépris.

—Je n'y manquerai pas, sois-en sûr: seulement, je ne voudrais pas, pour un ressentiment particulier, avoir l'air d'abandonner la cause nationale. J'ai contracté des engagements de ce côté qu'il me coûterait trop de ne pas remplir.

—A Dieu ne plaise, reprit Firley, que je vous conseille jamais rien qui ne soit pas compatible avec votre conscience; et, certes j'admire autant qu'un autre cette délicatesse de sentiments qui vous distingue: mais encore avez-vous votre dignité personnelle à soute-

nir ; elle a aussi ses exigences et ses droits. Eh bien ! sans vous prononcer immédiatement, contentez-vous d'une froide réserve, qui vous permettra toujours d'agir dans la juste mesure de votre honneur et de vos intérêts.

—Oui ; c'est bien à peu près ce que je compte faire, répondit Stanislas d'un air rêveur.

Cependant, entre trois et quatre heures de l'après-midi, le soleil commençait à décliner et le jour à pâlir : le vent du nord agitait avec tumulte les cimes des arbres dépouillés, et les chasseurs épars dans les sentiers se ralliaient aux sons prolongés du cor. Mais en dépit des fatigues de la journée et des aigres rafales d'un vent glacial, toute la troupe, assez semblable à une armée victorieuse, se dirigeait vers le château avec des chants et des cris de joie. Les uns disputaient sur les beaux coups de la chasse, les autres applaudissaient avec fracas aux vainqueurs : ceux-ci sonnaient des airs de triomphe avec leur petites trompettes fabriquées de Pecoree de boulean ; ceux-là déchargeaient bruyamment leurs armes sur des bandes de corbeaux qui venaient ajouter leurs durs croassements à cet assourdissant vacarme. Mais une fois dans le château, ce fut bien une autre fête : d'abord il y eut comme un parti pris de défilé orgueilleusement devant les soldats russes, immobiles sous leurs armes, et de leur jeter en passant mille sarcasmes et mille risées. Puis on prit place autour des tables préparées à l'avance et qui remplissaient jusqu'au corridor du château : alors les bouteilles circulent de main en main, les vers se choquent avec des hurrahs qui font trembler les voûtes, il n'y a plus ni maîtres, ni paysans, il n'y a que des concitoyens et des frères. C'est au milieu de ces transports qui ne se décroivent plus, que le comte se lève, et d'une voix forte réclame un moment de silence : comme par enchantement tout le monde se tait.

—Mes amis, s'écria le comte, une grande nouvelle vient de nous arriver. Varsovie a chassé les Russes de son sein, la Pologne est en son sein nos frères ont juré de vaincre ou de mourir les armes à la main. C'est à nous de les imiter et de les secourir. Vive la Pologne ! et mort aux tyrans !

Comme une étincelle électrique, cette nouvelle embrâse tous les cœurs d'un seul coup et les exalte jusqu'au délire. On se lève, on s'embrasse, on crie, on pleure : et l'on répète avec une formidable trépidation : Vive ! vive la Pologne ! Mort aux Russes ! mort aux tyrans ! On ne s'en tient pas là, chacun saisit ses armes, et les agitant avec mille clameurs, on s'écrie qu'il faut chasser les Russes du château, et que la Lituanie veut aussi être libre et maîtresse elle-même !

—A la bonne heure, reprend le comte, c'est ainsi que nous marcherons sur les traces de nos frères : suivez-moi ; mais que personne ne se fappe avant que j'aie donné le signal. Nous sommes vingt contre un, et ce serait déshonorer notre cause que de verser le sang d'un ennemi sans défense.

On se précipite donc, les armes à la main, dans la cour du château, et le pavillon qui sert de retraite aux Russes est envahi avant que ceux-ci aient pu répondre aux cris de leurs sentinelles. Le chef du détachement s'était précisément relâché de sa vigilance, parce qu'il avait vu les hôtes bruyants du comte livrés avec emportement aux plaisirs de la table, et qu'il était loin de s'attendre en ce moment à une collision. Une partie de ses hommes dormaient et l'autre prenait son repas.

—Toute résistance est inutile, s'écria le comte en entrant le premier dans le poste ennemi, et ne servirait qu'à provoquer des malheurs. Nous n'en voulons pas à votre vie, seulement, nous avons résolu d'être maître chez nous. Vous nous abandonnez vos armes à feu et vous pourrez ensuite librement vous retirer où bon vous semblera.

L'officier russe hésita un moment ; mais voyant derrière lui la plus grande partie de son monde hors d'état de résister :

—Le devoir d'un soldat est de mourir, dit-il comme pour se consoler de sa défaite ; mais quand il ne peut le faire utilement, il ne lui est pas défendu de capituler.

Le comte avait eu d'abord la pensée de retenir ce détachement prisonnier, mais craignant de ne pouvoir contenir parmi les siens les premiers transports d'un long ressentiment, ils s'étaient décidé par un noble mouvement d'humanité à l'éloigner du château. Il profita donc, avant toute chose, de l'ascendant qu'il exerçait sur ses amis pour faire exécuter cette capitulation. Les soldats russes eurent la vie sauve, et saluant tête baissée au milieu de leurs adversaires, ils gagnèrent rapidement la campagne.

—Je crains que cet acte de générosité, dit un des gentilshommes qui entouraient le comte, ne nous attire de nouveaux ennemis sur les bras beaucoup plus tôt que nous ne pensons.

—Cette pensée m'a d'abord fait hésiter un moment, répondit le comte, mais je me suis aussitôt dit que quelque fût le parti que nous prissions à l'égard de ses soldats, il était impossible qu'il ne se trouvât pas dans la foule qui nous environne un espion pour instruire sans délai les autorités, je m'applaudirais encore de ce que nous venons de faire. Notre cause est trop juste et trop belle pour que nous consentions à la souiller par de sanglantes cruautés. Messieurs, ajouta le comte, il faut maintenant que nous déployions toute notre activité pour nous mettre en mesure de soutenir dignement ce premier acte d'indépendance. Séparons-nous donc sans délai, et dans trois jours réunissons-nous tous ici à la tête des braves gens qui auront voulu suivre notre bannière. Je rappelle une dernière fois qu'il est inutile de perdre le temps en préparatifs ; profitez au contraire de l'enthousiasme du premier moment, amenez tous les hommes de bonne volonté, les armes et la poudre ne leur manqueront pas. Je retiens dès à présent tous ceux de vos gens qui ne vous sont pas absolument nécessaires : je veux mettre le temps à profit pour former nos cadres et préparer nos moyens d'attaque et de défense. A bientôt donc, messieurs, et que Dieu bénisse vos efforts !

Tous les amis du comte s'embrassèrent, se promirent chaleureusement de se revoir bientôt l'épée en main, et montant à cheval, partirent chacun dans la direction de ses domaines. Comme la soirée était avancée, le comte, secondé par Casimir et Raphaël, ne s'occupa plus que de loger tout son monde pour la nuit. Outre les bâtiments secondaires du château, on mit à contribution les fermes environnantes, et toute cette foule alors se divisant par groupes et saluant le comte de ses patriotiques acclamations, s'éleva tumultueusement, comme les flots d'une mer que le reflux éloigne un moment de ses rivages. Un silence solennel, à peine interrompu par le pas mesuré des sentinelles, règne alors dans le château.

Le comte, sa fille, Raphaël et Casimir, réunis devant un grand feu, s'entretenaient encore sur les événements de la journée et les probabilités de l'avenir.

—Tout le monde a fait son devoir, dit le comte, et j'espère que Stanislas lui-même, qui nous a si brusquement quittés, ne voudra pas abandonner son rang au jour du péril. Malgré son désappointement, je crois pouvoir compter sur lui.

—N'importe, ajouta Casimir, je ne le croyais pas si susceptible, et je lui en veux de cette espèce de fuite au moment décisif. Tous nos amis, qui ne connaissent pas ses griefs particuliers, l'ont traité de lâche.

—Il est trop emporté pour être lâche, dit Raphaël ; mais c'est à coup sûr un pauvre garçon, qui se consolera de sa mauvaise humeur avec quelque mode nouvelle.

—Soyons charitables, Messieurs, reprit Rosa, et plaignons du moins ces malheureuses âmes que les passions abaissent et corrompent.

En ce moment un nouveau personnage entra dans le salon, à la grande surprise de tous nos amis : c'était l'abbé Choradzko.

Mes cher amis, dit-il, comme toute ma paroisse déserte ses foyers et vient s'enrouler sous vos drapeaux, vous devez avoir besoin d'un aumônier, et me voici pour en remplir les fonctions.

—Mille fois merci, mon cher curé ; votre présence me vaut tout un bataillon, s'écria le comte en serrant affectueusement les mains du digne prêtre.

Mes chers amis, reprit le curé, les conseils de la prudence seraient maintenant hors de propos ; je ne puis remplir qu'un mystère de paix, je le suis, mais il ne change pas de caractère, même au milieu du tumulte des armes et des horreurs du sang versé. Le prêtre à sa place marquée partout où plane la mort. N'est-il pas le conducteur des âmes vers Dieu ? Je serai donc en ore l'homme de la prière et de la charité parmi les luttes acharnées qui désolent ces provinces. Mais, de plus, je suis citoyen de ma patrie ; je connais ses droits impérissables, et mon cœur en a pieusement gardé le souvenir. Comme prêtre, j'aurais voulu les défendre et les relever par d'autres moyens que je crois meilleurs et plus sûrs. Vous en avez décidé autrement ; ma patrie court aux armes pour briser ce joug aussi injuste qu'intolérable ; je lui dois mon faible appui. Disposez donc de tout ce qui m'appartient, et employez-le comme vous le jugerez bon pour la cause nationale.

—Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? s'écria le comte.

—Ne vous faites pas d'illusion, mon ami, ajouta le curé, les causes justes ne sont pas toujours heureuses ; soit qu'on les soutienne souvent par des moyens qui ne servent qu'à les compromettre, soit que Dieu veuille nous faire mieux sentir l'indispensabilité de ses rigoureux jugements. Plaçons toujours cependant notre plus ferme espoir dans la Providence, quelle que soit l'issue des événements, son bras secourable ne nous failira pas. Maintenant, cher

comte, donnez-moi pour cette nuit une place dans votre camp : l'heure du repos nous appelle. prions-en pour nous mieux préparer aux fatigues qui nous attendent.

On se sépara en se promettant d'être sur pied avant le jour, et on tint parole. Une trop lourde responsabilité pesait sur les principaux habitans du château pour qu'ils pussent s'abandonner longtems aux douceurs du sommeil. Des l'aube le comte parcourait les alentours de son domaine pour en bien étudier le terrain, afin de préparer rapidement quelques moyens de défense qui le missent à l'abri d'une surprise. Le château ne pouvait être abordé que de front, à cause des impénétrables forêts dont il était environné : mais ce front, défendu seulement par un ancien fossé dont le tems avait adouci les pentes, se déployait sur une étendue considérable et demandait une garnison nombreuse, d'autant plus qu'on n'avait pas une seule pièce de canon à mettre en batterie.

Nous ne pouvons rien faire, dit le comte à Raphaël et à Casimir, qui le suivaient, avant de savoir le nombre d'homme dont nous pouvons disposer. Revenons au château.

Déjà tous les habitans de campagnes environnantes, qui la veille avaient pris part à la chasse, remplissaient les cours. Mais c'était un pêle-mêle d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards. Le comte commanda le silence et invita tous ceux qui se trouvaient en état de manier un fusil à passer derrière lui : en un moment il fut obéi. Des armes furent distribuées à cette troupe, qui pouvait s'élever à deux cents hommes, et il chargea Casimir de lui donner sans retard quelques notions de discipline militaire. Il conduisit lui-même la foule de ceux qui ne pouvaient faire un service actif sur l'esplanade du château et leur montra comment ils pouvaient se rendre utiles en charriant des terres pour former un retranchement sur la ligne du fossé. Femmes, enfans, vieillards, au nombre de sept à huit cents, se livrèrent avec ardeur à ce travail, qui, vers la fin du jour, prenait déjà un aspect fort imposant. Le château du comte Bialewski ressemblait donc à une véritable place de guerre. D'heure en heure, arrivaient des provisions, des armes, des volontaires : la confiance et la joie régnaient partout. Dans l'intérieur, Rosa ne demeurait pas inactive : tranquille et maîtresse d'elle-même au milieu de cet effrayant tumulte, elle s'occupait avec le curé à préparer tous les secours qui pourraient être utiles aux premières victimes de la lutte qui se préparait.

Vers quatre heures de l'après-midi on vint tout à coup annoncer au château qu'un corps considérable de troupes russes s'avancait dans cette direction. (A continuer.)

PRIX DU MARCHÉ.

Marché Bonsecours, 12 Avril 1847.

PROVISIONS.		S. D.	S. D.
Bled,	par minot	6 0	6 2
Avoine,	—	2 6	2 9
Orge,	—	3 0	3 3
Pois,	—	5 2	5 4
Sarrasin,	—	2 6	2 9
Seigle,	—	3 6	3 9
Patates	par boisseau	3 0	3 4
Bœuf,	par livre	0 3	0 6
Mouton	par quartier	2 6	6 0
Lard,	par livre	0 6	0 7
Beurre salé,	—	0 7½	0 8
“ frais,	—	1 0	1 1
Fromage,	—	0 5	0 6
Sucre d'érable,	—	0 5	0 6
Œufs	par douzaine	0 10	0 11
Dindes, vieux,	par couple	6 0	7 6
“ jeunes,	—	4 6	5 0
Oies,	—	3 6	5 6
Canards,	—	2 9	3 0
Poules,	—	2 6	3 0
Poulets,	—	2 0	2 3
Perdrix,	—	2 6	3 0
Fleur	par quintal	13 6	15 0
Farine d'avoine,	—	13 6	15 0
Bœuf,	par 100 liv.	29 6	30 0
Lard frais,	—	30 0	37 6
Oignons,	par minot	4 0	5 0

AVIS.

L'ON a besoin à la LONGUE POINTE d'un INSTITUTEUR capable d'enseigner Anglais et le Français.

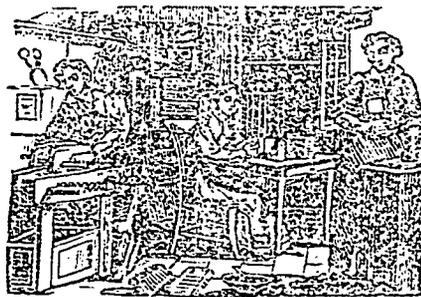
AUX MM. DU CLERGE.

ON s'abonne à la Librairie des Soussignés :  
 A BRONSON'S QUARTERLY REVIEW, publié à Boston.  
 ABONNEMENT 15s. par Année.  
 Et au UNITED STATES MONTHLY CATHOLIC MAGAZINE, publié à Baltimore.  
 ABONNEMENT 15s. par Année.  
 E. R. FABRE ET CIE.  
 Rue St. Vincent, No. 3.

Montréal, 9 avril 1847.

UN INSTITUT. UR d'expérience qualifié pour une Ecole-Modèle; capable d'enseigner la langue anglaise avec une prononciation parfaite, pouvant prendre la conduite d'un chœur pour les cérémonies etc. etc. et enseigner la lecture des livres de comptes de marchand, les principes de l'arpentage, l'arithmétique d'us. toute son étendue, etc. désireait se placer dans une paroisse au presbytère de Montréal autant que possible, il serait prêt à prendre engagement avec Messieurs les Commissaires, présentement pour commencer au 1er. Juillet prochain, il faut s'adresser à Messire F. LECOURS, prêtre curé de Chateauguay.  
 9 avril 1847.

ATELIER DE RELIEUR



LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur Echoppe de RELIURE, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LEPERAIRE D'ECCLÉSIASTIQUE.

Leur Etablissement sera composé de tous les livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cèdera à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur sera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patroniseront.

CHAPELÉAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix : 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPELÉAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.

G. N. GOSSELIN,

AGENT.

17 janvier.—4f.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insctio subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MELANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, libraire.	Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire.	Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège.	St. Anne.
VAL. GUILLET.	Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, EDITEUR.  
 IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLÉAU, IMPRIMEURS.